

Le facteur



Julie Turconi

# Le facteur

Robert Laffont

QUÉBEC

Révision linguistique et correction d'épreuves: Corinne De Vailly  
Mise en pages: Édiscript enr.  
Conception de la couverture: Luc Gervais  
Photo de la couverture: Unsplash  
Photo de l'auteure: Julie St-Georges

Dépôt légal: 1<sup>er</sup> trimestre 2023  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Bibliothèque et Archives Canada

© Éditions Robert Laffont Ltée, Montréal, 2023  
ISBN 978-2-924910-28-3

*À tous ceux dont la vie  
n'a pas été un long fleuve tranquille.*



## C'est presque la fin

Ce matin-là, comme tous les matins depuis presque un an, le réveil de François sonne une demi-heure plus tôt qu'il n'aurait dû le faire. Mais, contrairement aux autres jours, la sonnerie ne tire pas l'homme du sommeil. Il l'attend, sans hâte après une nuit d'insomnie, suite de périodes semi-comateuses durant lesquelles les pensées les plus bizarres se sont entrechoquées dans sa tête et d'épisodes de réveil, moments qu'il passait à contempler le plafond de sa chambre. La lumière du lampadaire du coin de la rue coulait jusqu'à lui, profitant de l'espace entre les rideaux et le cadre de la fenêtre, traîtresse et implacable. Les rideaux eux-mêmes semblaient être contre lui : vieillis, usés, ils étaient percés de minuscules trous qui brillaient comme des étoiles lointaines.

François n'y prêtait habituellement guère d'attention. Mais cette fois, tout était différent. Tout allait bientôt changer.

C'était presque la fin.

## Première journée

François se redresse avec raideur. La pluie annoncée pour la fin de la journée se fait déjà sentir dans sa hanche droite. Maudite blessure, souvenir de guerre gravé à jamais dans son corps, qui lui rappelle constamment, comme si besoin était, son passé et ses traumatismes. Il reste un moment sur le bord de son lit, puis s'étire avant de se lever et de faire quelques mouvements d'assouplissement : plier les genoux, remonter, étirer les bras et la colonne vertébrale, arrondir le dos, délier les articulations, faire tourner le bassin. Puis il se rend dans la cuisine et se prépare un café fort. Il n'en prend pas d'ordinaire – il préfère le thé ou, encore mieux, la tisane –, mais il va en avoir besoin pour commencer cette journée du bon pied. Il a mal dormi. Et pourtant, ce nouveau travail ne devrait pas le stresser ; il n'a rien d'insurmontable ni de bien compliqué. En tout cas, François ne redoute pas cette première journée. C'est un pas de plus vers sa réinsertion sociale. Sans compter qu'il a besoin de faire quelque chose, et cela va au-delà du simple aspect financier d'un gagnepain. En tant qu'ancien combattant, il touche déjà une prestation d'invalidité versée par l'armée, qui l'aide à

subvenir à ses besoins primaires. Mais aujourd'hui, il a la possibilité de redevenir un homme « normal », intégré dans la société. Cela fait maintenant près de deux ans qu'il est rentré au pays. Deux longues années ponctuées de hauts et de bas, de visites à l'hôpital, de rééducation physique et mentale. Aujourd'hui, il se sent enfin prêt à affronter le monde. Et s'il a choisi cette profession, c'est parce qu'il sait qu'il sera seul maître de ses pas et de ses actes. Il ne prévoit que peu d'interactions humaines, et cela lui convient fort bien.

Pour François, la solitude est toujours la bienvenue, car elle lui permet d'être lui-même : un homme meurtri, physiquement et mentalement. Il accepte son état sans honte. Inutile, donc, de le dissimuler ou de mettre un masque pour donner le change. Dans cet emploi, il n'aura pas à se demander comment réagir en société, comment se comporter pour ne pas inquiéter les gens, comment sourire. De tout cela, il n'en a plus guère l'habitude, ni l'envie.

Il ressent un léger malaise en s'habillant. L'uniforme, il connaît. « Mais cela n'avait rien à voir », se sermonne-t-il. Aujourd'hui, il se contente de livrer le courrier, et non la mort. Il y a quand même nettement moins de risques.

Il finit d'enfiler sa veste, se dépêche de boire son café. Il fait la grimace ; c'est amer. Il le fait descendre avec une tranche de pain grillé et de beurre d'arachides avalée sur le pouce, puis il quitte son modeste appartement en demi-sous-sol. Il ne veut pas être en retard, d'autant moins qu'il doit cette opportunité professionnelle à un autre vétéran de l'armée, que son unité avait

sorti d'une situation délicate, longtemps auparavant, en Irak. Leurs chemins s'étaient croisés de nouveau, par hasard, lors d'une réunion d'un groupe de soutien dans le sous-sol d'une église, à laquelle François avait voulu assister, par curiosité. Il n'y était pas retourné, ne se sentant pas prêt pour un quelconque partage en public. C'était il y a quelques mois. Mais l'homme, qui avait gardé le sentiment qu'il lui devait quelque chose, avait pris ses coordonnées. Il voulait payer sa dette, et c'était l'occasion. François cherchait justement un travail et la recommandation de son ami avait fait pencher la balance en sa faveur. Il avait décroché l'emploi.

Il arrive au centre de tri. Le bâtiment grouille d'activités. Il y croise de nombreux autres facteurs qui, tout comme lui, se préparent pour leur route. L'entrepôt est immense et froid. Les plafonds, hauts, répercutent le moindre bruit. Les néons donnent à tous un air fatigué, voire maladif, dès le matin. François s'active avec application, comme on le lui a appris lors de sa formation : il récupère lettres, colis, publicités. Seul dans son cubicule, au milieu du bruit ambiant, il se repasse son trajet dans sa tête en triant les enveloppes et autres circulaires. Il s'est préparé, il a étudié sa route. Mais il sait que ce sera long, car il ne connaît pas encore par cœur les numéros civiques, ni les noms de ses clients. Il va devoir beaucoup marcher, aujourd'hui. Il espère juste avoir terminé avant la pluie, malgré la douleur sourde dans sa hanche. Car il va pleuvoir, c'est inévitable, cette douleur est un signe annonciateur bien plus fiable que la météo. Au fond, peut-être aurait-il dû choisir un autre emploi ? Il s'est posé la question à

de nombreuses reprises, car il sait que marcher à longueur de journée risque de lui poser problème, même s'il est globalement en forme, car il s'entraîne régulièrement. Par ailleurs, il est bien équipé avec ses chaussures confortables et résistantes et son blouson léger imperméable. Il peut faire fi de la douleur, il le sait. Il l'a déjà fait. Mais tout se paye, et il ne veut pas accentuer ce qui n'est, somme toute, qu'un désagrément. Un aléa de sa vie. Il boîte très légèrement, une claudication à peine perceptible dans ses bons jours, mais qui s'accroît avec les changements de température. Il secoue la tête, se vide de toute pensée. Il est inutile de s'appesantir sur un problème qui n'existe pas encore, au risque de lui donner corps. Il verra bien s'il tient le coup.

Il ferme les yeux. Pendant un bref instant, il n'y a plus rien autour de lui que le silence du désert, la lumière blanche du soleil qui écrase le paysage et le sable qui crisse sous les pieds. Puis il revient au présent, un peu apaisé. Il n'y a qu'un seul moyen de savoir s'il est capable de faire ce métier : essayer.

François quitte le centre de tri. Dehors, le ciel est gris, mais le soleil tente encore de percer. François se met en route pour entamer sa toute première tournée. De mémoire, il fait et refait son trajet, tout en jetant constamment un œil aux adresses figurant sur les enveloppes qu'il tient en main. Surtout, ne pas se tromper. Les chiffres peuvent facilement se mélanger, un huit et un trois se confondre, un « sept » sans barre horizontale passer pour un « un »... François s'applique. Il marche d'un pas cadencé, monte et descend

des escaliers, tente d'oublier la fatigue croissante dans ses jambes.

Les gens qu'ils croisent le saluent d'un signe de la tête ou de la main. Certains lui adressent la parole, lui souhaitent la bienvenue ou lui demandent où est passé Alain, l'ancien facteur. François s'attache à répondre, patiemment, mais le plus brièvement possible. Il explique qu'Alain vient de prendre sa retraite. Évidemment, les gens connaissent leur facteur, à force de le voir tous les jours. C'est un personnage qui devient vite un visage familier, un habitué du coin. Alors François sourit, lève la main, répond. Il ne connaît pas vraiment celui qu'il remplace, qu'il a tout juste eu le temps de rencontrer pour une rapide formation avant de se retrouver lancé en plein champ de bataille. Tout est allé très vite, et c'est très bien ainsi : il n'a pas eu le loisir de s'appesantir sur les difficultés éventuelles, qu'il découvrira de toute façon bien assez tôt ; pas le loisir non plus de gamberger, de laisser son esprit le convaincre qu'il ne pourra pas, ou qu'il ne saura pas.

François ne s'attarde pas pour discuter, cependant. Le temps passe trop vite et il a déjà du retard sur ses prévisions horaires. Une petite pluie fine, guère plus qu'un crachin, le surprend sur la fin de son trajet. Le baptême du ciel, comme disait un de ses coéquipiers autrefois. C'est de bon augure, ajoutait-il. Et avec une grimace de divorcé : d'ailleurs, ne dit-on pas « mariage pluvieux, mariage heureux » ? François sourit tristement. Mark n'est plus là aujourd'hui pour l'encourager ou le soutenir. Il a sauté sur une mine, dans le

désert afghan, moins de deux semaines avant la fin de sa mission.

Le temps de terminer, et la pluie a forcé. François rentre chez lui, trempé. Il met ses chaussures à sécher près du calorifère, se sèche rapidement les cheveux avec une serviette. Puis il s'écroule sur le canapé. Vidé. Quelque dix ou douze heures de marche le long de boulevards, rues et avenues goudronnés; des centaines de marches montées et descendues, qui lui paraissent plutôt des milliers; des sourires et des regards qu'il a fallu croiser et rendre tout au long de la route... C'est beaucoup. Mais il n'a pas eu le temps de penser au passé, tout occupé qu'il était. Et ça, c'est l'essentiel.

Ce soir-là, François s'endort sur le canapé, roulé dans une couverture de laine pour tenter de repousser l'humidité qui lui entre dans les os et réveille ses douleurs. Il rêve de lettres perdues et de clients étranges, d'escaliers qui ne mènent nulle part et d'impasses d'où il ne peut ressortir, d'horloges aux aiguilles prises de folie et de cubicules ronds...

Pas une seule image de guerre ne vient troubler son repos.

## Première semaine

François tend la main pour éteindre le réveil et faire enfin cesser la sonnerie stridente qui retentit depuis plusieurs dizaines de secondes, le tirant d'un profond sommeil. Il connaît un instant d'hésitation : que fait-il sur le canapé ? Puis il se rappelle : la veille, il s'est littéralement écroulé de fatigue. Lui qui s'endort généralement au petit matin, après des heures d'insomnie ou de sommeil ponctué de cauchemars, n'a eu cette fois aucune difficulté à plonger. Il s'étonne. Il a même une vague envie de prolonger la nuit malgré les raideurs dues à l'inconfort de sa position, mais il ne peut pas. Il faut vraiment qu'il se mette en route tôt s'il veut finir sa journée à une heure plus raisonnable que la veille. Il prend malgré tout le temps d'étirer ses muscles endoloris et de faire quelques assouplissements. Cette routine matinale est nécessaire à son corps marqué par ses choix de vie. Il faut dire qu'il n'est plus de toute première jeunesse non plus : il approche tranquillement du seuil de la quarantaine. C'est encore, tant s'en faut, loin du troisième âge. Mais quand on a poussé son corps et son esprit à leurs extrêmes limites, les années pèsent davantage. Elles l'écrasent parfois de tout leur

poids. On paye toujours ce qu'on se fait subir, d'une façon ou d'une autre.

En tant qu'ancien militaire, surentraîné, vétéran de la seconde guerre du Golfe, envoyé ensuite en Afghanistan, François sait tout des poussées d'adrénaline soudaines, du stress, de la violence et de leurs effets sur son corps. Les troubles de stress post-traumatiques aussi, il connaît : l'anxiété, les cauchemars, le vide, les accès de colère, la souffrance, les pensées suicidaires l'ont suivi pendant des années et le suivent encore, comme une seconde peau qui s'effiloche peu à peu avant la mue – qu'il espère libératrice. Il a longtemps bénéficié d'un soutien psychologique, mais celui-ci s'est révélé très insuffisant. Comment se confier à quelqu'un qui ne peut pas comprendre ce dont on lui parle, parce qu'il n'a pas viscéralement vécu ces situations, éprouvé ces émotions ? Au début, François y trouvait néanmoins son compte. Ses rendez-vous hebdomadaires avec le spécialiste étaient un espace de liberté où il pouvait laisser sortir tout ce qu'il avait sur le cœur, sans filtre, et alléger un peu le poids qui écrasait parfois ses pensées. Mais au fil du temps, l'effet calmant de ces rencontres s'est dissipé, et François a fini par cesser de s'y rendre. L'écoute, même active, ne lui suffisait plus. Il lui fallait agir. Il lui fallait se confronter à lui-même. Parce qu'au final, on se retrouve toujours seul face à soi-même.

François a toujours été un solitaire. Aussi se réfugie-t-il dans la nature dès qu'il le peut. La fin de semaine, il quitte souvent la ville avec son matériel de camping. Au milieu des bois, au bord d'un lac ou à travers les champs, tout est différent. Calme. Le silence, troublé

par les craquements du bois, le clapotis des vagues ou le bruissement du vent dans les hautes herbes, est apaisant. Même les orages d'été, violents, déchaînés, tonitrueux, sont un baume pour son âme tourmentée. Ils font écho à la rage qui bouillonne encore parfois en lui, et il peut la laisser sortir en longs cris primaux, couverts par le tonnerre, ponctués par les éclairs. Il rentre de ces sorties complètement vidé, comme si les éléments avaient le pouvoir de le nettoyer, de le purifier en profondeur.

C'est lors de ces moments rustiques et bruts que son regard a changé. Au lieu d'observer partout autour de lui, tendu, à l'affût d'un danger potentiel, il a commencé à baisser sa garde et à voir, pour la première fois peut-être, ce qui se trouvait autour de lui : la beauté des rayons de soleil perçant le couvert des arbres, la pureté du plongeon d'un oiseau pêcheur dans les eaux d'un lac, le calme ouaté de la neige sur la campagne endormie.

Il aime aussi retrouver la simplicité de son équipement de camping. Après l'armée, il avait eu du mal à se réhabituer à dormir dans un vrai lit : trop mou, trop confortable. Il se souvient que, les premières semaines, il dormait par terre, sur un tapis de sol. C'était la seule façon de trouver un semblant de repos, de cesser de se demander ce qui se passait. Par la suite, il avait opté pour un matelas dur et rigide et un oreiller mince afin de pouvoir arriver à fermer les yeux. Trop mou, et il avait l'impression qu'il allait s'enfoncer et que le matelas allait l'avaloir et l'asphyxier. Puis, petit à petit, il avait retrouvé des sensations normales. Aujourd'hui, preuve de tout le chemin parcouru, il aurait probablement du

mal à se passer de son lit trop longtemps : les nuits à l'armée ne sont plus qu'un lointain souvenir et son corps n'est plus celui d'autrefois. Déjà, quelques nuits en pleine nature suffisent à lui rappeler son âge : son dos devient raide et sa hanche se bloque. Le matin, il doit s'étirer longuement pour déplier son grand corps. L'humidité de la rosée n'arrange rien. Mais se réveiller dehors, à l'air pur, au milieu de nulle part, reste une sensation incomparable.

Il a beau être né et avoir grandi en ville, il s'y sent parfois étouffer. Mais c'est aussi là qu'il peut trouver de l'aide rapidement quand il en a besoin. Là qu'il y a du travail, même pour des gens peu qualifiés, comme lui qui a quitté l'école au secondaire. Il ne se plaint pas, car il habite dans un quartier tranquille, près d'un parc où il peut se réfugier de temps à autre. Et sa route de facteur le fait passer dans des rues qu'il ne connaissait pas. Petit à petit, il redécouvre la ville qui se dévoile tout doucement à lui, comme une femme timide, mais séduisante. Jour après jour, tournée après tournée, il retrouve ses marques dans cet environnement citadin autrefois si familier.

Tôt le matin, François prend d'abord le bus pour gagner le centre de tri et récupérer son courrier. Pour lui, c'est déjà un exploit. Être au milieu de tous ces gens, mais garder son calme en toutes circonstances, il n'en était pas capable il y a encore juste quelques mois. Parce qu'il en voit, des comportements qui l'énervent : des gens tellement absorbés par leur téléphone cellulaire qu'ils ne voient plus le monde autour d'eux et ne laissent jamais leur siège à ceux qui pourraient

en avoir besoin, en raison de l'âge ou d'un handicap; des jeunes avec leurs sacs à dos aux épaules, qui bloquent le passage dans l'allée centrale et qu'il faut pousser pour passer; des gens qui parlent tellement fort que tout le monde subit les aléas de leur vie, souvent bien ordinaire. Et pendant ce temps-là, François voit des vieux s'accrocher au poteau à l'avant du bus avec des mains tremblantes, sans oser remonter l'allée pour voir si un siège se libérerait, par peur de tomber. Il voit des parents tenir tant bien que mal leur enfant tout en essayant de garder leur propre équilibre. Pour contrebalancer toute cette désinvolture et cette incivilité, heureusement, il voit aussi des gens se lever spontanément pour laisser leur place, même si cela devient rare; des chauffeurs qui prennent le temps d'attendre un client qui court pour rattraper le bus ou leur fait signe depuis l'autre côté de la rue; des mères qui chantonnent des chansons à leurs rejetons en poussette. Ces dernières compensent pour toutes celles qui ne semblent pas concernées du tout par leur progéniture et préfèrent se retirer dans leur monde, casque sur les oreilles. François essaie d'éviter de juger: peut-être ont-elles besoin d'une pause dans la course incessante de leur journée éprouvante, se dit-il, préférant leur accorder le bénéfice du doute, comme il aimerait qu'on le lui donne un peu plus souvent. Il a beau avoir parfois l'air mal embouché, ce n'est qu'une façade. Un masque tourné vers l'intérieur quand il combat ses propres démons et qu'il a besoin de toute sa force, de toute sa volonté. Dans ces moments-là, il sait bien qu'il a l'œil mauvais. Il n'y peut rien.

De toute façon, François n'a pas le choix d'essayer de voir le meilleur des gens. S'il ne le faisait pas, il les interpellerait; il arracherait les sacs des épaules des jeunes; délogerait *manu militari* les gens en bonne santé, assis en lieu et place d'une personne âgée; se ferait le défenseur des bonnes manières ou, peut-être, d'une vision vieux jeu du savoir-vivre en société... Mais il ne peut laisser le moindre espace à sa mauvaise humeur, car il sait que la rage risquerait alors de prendre le dessus sur tout le reste. Rage de voir où en est rendue l'humanité pour laquelle il a combattu. Rage de se dire qu'elle n'en valait peut-être pas la peine et que tous ses sacrifices avaient finalement été vains. Il perdrait alors le contrôle et tous les progrès accomplis ces dernières années seraient effacés. Il ne peut pas se le permettre.

Alors il se replie dans sa bulle, érige des barrières mentales, inspire et expire profondément, se concentre sur les petites choses positives, même et surtout si ce sont des actes simples. L'heure de pointe est difficile pour tous, mais plus encore pour lui.

Depuis qu'il a commencé ses tournées, cependant, il ne craint plus autant le bus et sa foule hétéroclite. Il profite du trajet pour penser à ses clients, aux immeubles qu'il dessert, au chemin qu'il va suivre. Il n'est plus aussi angoissé, car son esprit est occupé. Et s'il a toujours hâte de descendre du véhicule, il ne ressent plus cette obligation de transport comme un poids. D'autant moins que, le soir, il peut rentrer chez lui à pied. S'il est obligé de prendre le bus chaque matin pour aller au centre de tri, il n'est pas si loin de

chez lui quand il termine sa longue journée de distribution. Mais souvent, il est si fatigué qu'il a quand même recours aux transports en commun. Certains jours, toutefois, quand le temps est au diapason de son humeur, il marche. Encore. Et il accueille ensuite l'épuisement comme un vieil ami, à bras ouverts.

Le passage obligé au centre de tri est la période de la journée qu'il aime le moins : dans cet espace impersonnel, immense et froid, il se sent à l'étroit. Il étouffe. La lumière blafarde des néons accentue les contours des cubicules, exacerbe ses sens. Le moindre bruit, le moindre claquement de pas, le moindre froissement de papier résonne sous ces hauts plafonds et ces parois métalliques, et l'écho s'en répercute dans son crâne. François est toujours heureux de commencer sa tournée. La marche est longue, mais il aime ça.

Et avec chaque jour qui passe, il devient plus efficace. Ses journées se mesurent désormais en huit à dix heures de marche, selon le temps et les caprices de sa hanche. Il a reçu une balle dans le bassin, plusieurs années auparavant, lors d'une mission en Afghanistan, et la blessure n'a jamais complètement guéri. Il en a gardé une raideur qui affecte sa démarche, et une douleur lancinante lors d'épisodes de grosse fatigue ou de changements brusques de temps. Cela le ralentit, mais il connaît désormais mieux sa route et n'a plus guère besoin de chercher une adresse. Il a ses repères : l'escalier de fer forgé peint en bleu, au tiers de sa route environ ; la maison à la porte jaune, peu après le milieu de sa journée, et le quartier tranquille avec ses maisons de briques rouges, sur la fin. Il aime particulièrement cet

endroit, cet assemblage de petites maisons anciennes, au charme suranné, où la vie semble se dérouler plus lentement qu'ailleurs, comme si le stress de la vie citadine y avait peu de prise. C'est vrai qu'on se croirait presque dans un village, ici. Le lieu lui-même possède sa propre dynamique. François y marche plus doucement. Il prend le temps de regarder les petits jardins pleins de caractère, les chats qui se prélassent au soleil, les gens qu'il croise. Il commence à apprendre plein de petites choses.

Il sait, par exemple, qu'il faut faire attention au chien de monsieur Corentin, non pas parce qu'il est méchant, mais au contraire parce qu'il déborde d'énergie, d'affection... et de bave. Recevoir de plein fouet un boulet un peu trop affectueux de quelque quarante kilos, ça surprend et ça peut aussi faire mal. Heureusement, François est solide sur ses jambes et il a la voix forte.

Il sait aussi que l'escalier de monsieur Hamelin n'est plus neuf depuis bien longtemps : le bois est lissé par les passages et glissant les jours de pluie. Il a bien manqué tomber, la première fois, sous la bruine.

François commence également à reconnaître des visages. Des gens qui le hêlent parfois de loin pour lui demander s'il a quelque chose pour eux, les yeux pleins d'espoir. « J'attends une lettre importante, vous comprenez. » Ou ceux qui souhaitent simplement briser leur isolement, le temps de quelques trop courts instants. Ceux-là sont surtout des aînés aux cheveux gris, à la démarche un peu hésitante, à la voix fébrile. Les premiers jours, François devait prendre sur lui pour les écouter sans les brusquer, ne pas écourter leur

espoir de conversation et repartir d'un pas pressé en ignorant leur solitude. Mais il a vite compris ce qui se cachait derrière leur présence constante, leurs tentatives d'échanger avec lui des banalités. Et il s'est senti empli d'un étrange sentiment de fraternité pour ces gens qui, comme lui, étaient seuls mais qui, contrairement à lui, n'avaient pas choisi cet état de fait. Alors François se force, quel que soit son propre état d'esprit, et il prend une minute pour les écouter, les saluer. C'est d'ailleurs pour cela qu'il ne peut descendre en-dessous de huit ou dix heures de travail par jour : ces rencontres le retardent, mais il en est venu très rapidement à la conclusion que le facteur fait partie intégrante et nécessaire du tissu social de la ville et de ses quartiers. Dans le fond, il rend service aux gens chaque jour en leur apportant une part d'inconnu, bonne ou mauvaise, simple fragment de monde extérieur à leur vie. Et c'est peut-être la part la plus importante de son travail. Sans compter que cela lui fait du bien. Il a l'impression d'être de nouveau utile à la société. Un peu.

Le soir, François s'écroule. Jamais il n'aurait pensé que ce serait aussi épuisant. Il prend tout juste le temps de manger et de se laver, parfois de regarder les informations à la télévision pour ne pas complètement se déconnecter du monde, puis il se couche.

Il n'a pas eu de crise d'anxiété de toute la semaine.